

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 15 Juin 1859.

No. 12.

SOMMAIRE :—La Fête-Dieu, (poésie.)—Description de Naples et de ses environs, par M. N. Bourassa, (suite et fin.)—Les Comètes, par le R. P. Schneider.—L'Alliance Fraternelle sur les bords du St. Laurent, (suite et fin.)—Les deux Nids.—L'Art de la Conversation.—Tout le monde est né pour chanter.—L'Astronome sublime.—De la Pitié, (poésie.)—Élévation à Dieu à l'aspect de nos montagnes, (poésie.)

Les souscripteurs de l'*Echo* qui n'ont pas encore soldé leur abonnement, sont priés d'en faire parvenir le prix à M. Jean Thibodeau, au Cabinet de Lecture Paroissial, ou à MM. Duverney Frères.

FÊTE-DIEU.

Quel est ce grand concours ! et quel empressement
Entraîne tout un peuple aux pieds du Dieu vivant ?
Pourquoi ces pavillons, ces bannières flottantes,
Ces flambeaux, ces tapis, ces fleurs, ces riches tentes ?
Et ces hymnes sacrés, dont le brillant refrain
Semble éveiller le bruit du bronze et de l'airain !
Ah ! c'est de l'*Homme-Dieu* la fête solennelle,
Que, tous les ans, l'Église en ce jour renouvelle.
Sous un dais rayonnant, de prêtres entouré,
Il daigné se montrer hors du parvis sacré ;
D'un pas majestueux, lentement il s'avance ;
La trompette sonore annonce sa présence,
Des millions de chrétiens, à cet auguste aspect,
Tombent à ses genoux, saisis d'un saint respect.
Dans les airs parfumés l'encens monte en nuage.
Des *chœurs* nombreux d'enfants volent sur son passage,
Et vêtus de lin blanc, symbole de leurs cœurs,
Ils dévancent sa marche en prodiguant des fleurs.
C'est à travers les flots d'une foule innombrable,
Et dans cet appareil pompeux et vénérable,
Que ce Dieu de grandeur traverse la cité.
Mais, toujours admirable en sa simplicité,
Plutôt que les palais il bénit les chaumières ;
Et, du pauvre et du riche accueillant les prières
D'une main bienfaisante il fait pleuvoir sur eux
Les trésors de la terre et les trésors des Cieux.

Voici comment s'exprime Chateaubriand sur cette touchante solennité :

« Aussitôt que l'aurore a annoncé la fête du Roi du monde, les maisons se couvrent de tentures, les rues se jonchent de fleurs, et les joyeux clameurs des cloches appellent au temple la troupe innombrable des fidèles. Le signal est donné ; tout s'ébranle, et la pompe religieuse commence à défilier.

On voit paraître d'abord les corps qui composent la

Société des peuples. Leurs épaules sont chargées de l'image des protecteurs de leurs tribus. » Ensuite

L'étendard de Marie avec lenteur s'avance,
Quatre Vierges au front couronné d'innocence
Pressent d'un doigt mystérieux

Les blancs cordons tombant de la cime argentine
Et qui semblent, tendus à la troupe enfantine,
Les guider au chemin des Cieux.

Sur l'écharpe d'azur qui ceint votre corsage,
Que votre voile blanc, comme un léger nuage
Voltige au souffle du zéphir,
Jeunes Vierges ! chantez, votre voix est sacrée ;
Chantez encor ! du Ciel vous portez la livrée,
Et pour vous le Ciel doit s'ouvrir.

Au céleste banquet où la Foi nous convie ;
Vous reçûtes hier le premier pain de vie
Dont vous savourez les douceurs....
Mais à vos tendres voix murmurant des cantiques,
D'autres Vierges en *chœur* mêlent leurs voix mys-
tiques ;

Voici venir les saintes Sœurs !

Pour vous qui visitez le toit de la misère ;
La coupe de la vie est parfois bien amère,
O saintes sœurs ! chantez pourtant,
Chantez, ô vous, du Ciel fidèles messagères,
Car dans un autre monde, ici bas passagères,
L'éternel bonheur vous attend !

« Après ces groupes divers, on voit s'élever le saint étendard de Jésus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie. A pas lents, s'avance sur deux files une longue suite d'hommes pieux et recueillis revêtus d'insignes de différents corps.

Le clergé prolonge la chaîne religieuse. Enfin le Pontife de la fête apparaît seul dans le lointain. Ses mains soutiennent en tremblant la radieuse Eucharistie, qui se montre sous un dais, à l'extrémité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller sous un nuage d'or, au bout d'une avenue toute illuminée de ses feux.

Cependant des groupes d'adolescents marchent entre les rangs de la procession ; les uns présentent les corbeilles de fleurs, les autres les vases des parfums. Au signal répété par le maître des *cérémonies*, ces âmes pures se retournent vers l'image du Soleil Eternel, et font voler des roses effeuillées sur son passage. »

Épuisez en riant la corbeille élégante,
Enfants, jetez des fleurs, et qu'en pluie odorante

Elles retombent sur vos pas !
 Vos faibles bras à peine ont secoué les langes ;
 Jetez des fleurs, enfants, vous qu'on nomme des anges ;
 Vos mains ne les flétriront pas !

Des lévites, en tuniques blanches, balancent devant le Très-Haut, les urnes flottantes des feux. Alors des chants pieux s'élèvent le long des lignes saintes : le bruit des cloches et le roulement des canons annoncent aux nations de la terre, que le Tout-Puissant a franchi le seuil de son temple. Par intervalles, les voix et les instruments se font, et un silence aussi majestueux que celui des grandes mers, dans un jour de calme, règne parmi cette multitude recueillie ; on n'entend plus que ses pas mesurés sur les pavés retentissants.

Mais où va-t-il ce Dieu redoutable, dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté ? Il va se reposer sous des tentes de lin blanc, sous des arches de feuillages, qui lui présentent, comme au jour de l'ancienne alliance, des temples innocents et des retraites champêtres. Les humbles de cœur, les pauvres, les enfants le précèdent ; les Juges, les Guerriers, les Potentats le suivent. Il marche ainsi entre la simplicité et la grandeur, comme en ce beau mois qu'il a choisi pour sa fête, il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et la saison des foudres. Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitants, dont le cœur s'épanouit à cette Fête du Dieu de la patrie ; le nouveau-né tend ses bras au Jésus de la montagne, et le vieillard penché vers la tombe, se sent tout-à-coup délivré de ses craintes ; il ne suit quelle assurance de vie le remplit d'une joie immense à la vue du Dieu vivant.

Toutes ces solennités du christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux grandes scènes de la nature. La fête du Créateur arrive, au moment où la terre et le ciel déclarent toute sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles.

La chute des feuilles, au contraire, amène la fête des Morts, pour l'homme qui tombe comme la feuille des bois.

Au printemps, l'Eglise déploie dans nos hameaux une pompe charmante. La Fête-Dieu convient davantage aux grandes Cités, et les Rogations aux naïvetés du village. L'habitant des campagnes sent avec joie son âme s'ouvrir aux bénignes influences de la Religion, et sa terre aux rosées du ciel : *heureux celui qui parlera des moissons utiles, et dont le cœur humble s'inclinera sous le poids de ses œuvres, comme le chaume sous celui du grain dont il est chargé !*

(Châteaubriand, *Gén. du Christian. Part. IV, liv. 1.*)

ERRATA.—Il s'est glissé dans le dernier numéro quelques fautes de typographie, que nous tenons à rectifier :

Page 162, 1ère colonne, ligne 24, *Poggudi*, lisez *Pozzuoli*.

Même colonne, ligne 54, *fendait les hommes à coup d'épée*, lisez *d'un coup d'épée*.

Page 164, 1ère colonne, ligne 57, lisez :

Unde locum GRAN dixerunt nomine avernum.

Avernum de *aornon*, mot grec signifiant *sans oiseaux*, c'est-à-dire *sans vie animale, au-dessus et autour du gouffre*.

Description de Naples et de ses environs,
 par Mr. N. BOURASSA ; le 14 Décembre 1858.

Suite et fin.

BERGERS ET LAZZARONI.

Deux existences spéciales se sont conservées invariables, depuis des siècles, sous le ciel de Naples ; ce sont, celle du *Montagnard* et celle du *Lazzaroni*. Elles se perdent l'une et l'autre dans la nuit des temps, et ne laissent pas d'avoir leur forme poétique sous leur extérieur inculte.—Ces rivages produisent la poésie à l'état de Nature.

Celui qui a lu les *Eglogues* de Virgile et qui connaît la Mythologie des Anciens, retrouve tout cela dans l'habillement et la vie des montagnards Calabrois. Leur costume simplifié a été évidemment le type des Dieux de la campagne. Une culotte en peau de bouc ; les pieds et les jambes également enfermés dans des lisières de cette espèce de fourrure domestique ; une houlette et des chalumeaux pendus à leur côté ; voilà, avec quelque chose de plus, ajouté par le Christianisme, la toilette du *Capraio* (Berger.) C'est un *Dieu-Pan*, converti. Du reste, il ne diffère en rien dans son esprit et dans son caractère, des bergers Tityre, Corydon, ou Alexis, chantés par le Poète de Mantoue. Il cultive comme eux, la musique des bois, sur les mêmes pipeaux d'autrefois ; il a remplacé *Cérès* par la *Madone des Fleurs* ; et il chôme ses fêtes, en couronnant ses images de roses et de moisson, en dansant autour, et en chantant ces mélodies qu'il trouve nées dans son âme.

On rencontre de ces *Chevriers* jusque dans les grandes villes : ils descendent de leurs montagnes pour venir y voir surtout la fête de Noël, qui se célèbre en Italie avec tant de gaieté et d'éclat. Cette fête des *Enfants* et des âmes simples est surtout celle de ces pauvres gens.

Durant les huit jours qui la précèdent, ils visitent les petits sanctuaires de la rue, pour chanter devant les images de la Madone ; ces protectrices du foyer, qu'on rencontre partout dans Naples, éclairées par une lampe et ornées de fleurs. Souvent, dès l'aube matinale, et encore pendant le silence du repos, vous vous sentez tirer comme par degrés d'un doux sommeil, en entendant monter sous vos fenêtres, une de ces simples et gracieuses *Pastorales* de Naples, qu'on n'écoute jamais sans aimer ces rivages : chants gémissants comme la vague sur l'écueil, cadencés comme la rame qui fend l'eau, et simples comme l'âme de ceux qui les murmurent. C'est une prière, un accent de joie, un encens, un trésor ; c'est tout ce que possèdent ces pauvres *Capraii* ; ces âmes nourries dans la poésie et l'harmonie. . . Quand ils ont fini leur concert à l'image de votre demeure, ils recommencent à la plus voisine ; ainsi de suite. Vous entendez s'éloigner pendant longtemps, le roucoulement de leurs chalumeaux. Vous n'en perdez plus le souvenir ; c'est une harmonie de plus, ajoutée aux douces reminiscences de votre passé, qui murmure encore toutes les fois que vous pensez à ces beaux rivages.

Le montagnard Calabrois est peut-être celui des habitants de l'antique *Ausonie* qui semble avoir le mieux conservé le type *Grec*. Ses traits, quoique fortement bronzés, et encadrés dans une barbe et des cheveux mal peignés, frappent par leur régularité ; ceux des femmes sont revêtus d'une grâce calme, et d'une teinte de rêverie, qui leur donne beaucoup de

charme. Les Peintres de genre ont fait une étude particulière des mœurs et de la physionomie de cette population : et on voit sortir de cette École une quantité de petits tableaux qui trouvent des amateurs partout. Léopold Robert, qui est peut-être le père de cette charmante École, en France, a aussi peint les *Lazzaroni* : mais ceux-ci ne valent pas les pasteurs des montagnes.

Le *Lazzarone* touche au bas étage de la population et participe à la corruption qui y règne. Il y a cependant parmi eux, une classe supérieure aux autres, celle des pêcheurs, c'est la *Bourgeoisie* de l'espèce : leur vie a plus d'activité et est variée d'émotions. Le soir, ils vont se coucher dans une cabane qui leur appartient, au milieu de petits enfants qui prient la Madone, pour qu'elle protège leurs *barque-rolles*. Ils ne sont compris sous le nom de *Lazzaroni* que parce qu'ils habitent dans les environs du Lazaret.

Le *Lazzarone* pur-sang, est un porte-faix que l'on rencontre sur les quais et dans les environs de *Santa-Lucia*, en bien trop grand nombre : c'est, en entrant à Naples par le port, la première connaissance que l'on fait, sans *passé-port* ni lettre d'introduction. Il se présente à vous, vous salue d'*Eccellenza*, et vous offre ses services en vous montrant son panier.

Ce panier est toute sa propriété sous le ciel ; c'est son lit et sa maison : il se couche dedans, quand le temps est beau, et dessous quand il fait orage : c'est encore la voiture dont il se sert pour transporter vos paquets. Où habite sa famille?... Dieu le sait ; car le panier ne peut loger plus que son propriétaire ; et ces gens-là ont certainement une femme et beaucoup d'enfants. On les rencontre ordinairement réunis autour de ces tables-d'hôte, ouvertes pour eux en pleine rue, dans les environs du port ou des halles.

Quand le *Lazzarone* a gagné la valeur de son repas, il va le prendre et sa journée est accomplie. Voilà le gros de son existence ; ce qui fait qu'elle n'est pas très-régulière, et qu'il ne dîne pas toujours à la même heure : son banquet est simple mais très-abondant ; il a le soin de gagner pour dîner beaucoup. Le dessert consiste toujours, depuis que les *Lazzaroni* et les *macaroni* sont de ce monde, dans un plat de ces derniers, mangés avec les doigts de ces premiers. Le spectacle en est pittoresque, et a mérité d'être gravé sur cuivre : je vous en épargnerai la description.

Le *macarone* est la plus grande jouissance du pauvre Napolitain ; et c'est, après St. Janvier, la chose du monde qu'il nomme le plus. Le Saint est chargé de lui donner tout ce qu'il demande, de le préserver de tout ce qu'il craint ; or le *macaroni* exprime presque tous ses besoins. S'il vous rend un service, il vous demande du *macaroni* : si le douanier vous permet l'escamotage de quelques cigares, ou se refuse obstinément à visiter votre malle, il tourne le dos à son chef d'office, et tendant la main en avant, il vous dit avec un sourire de *Faune* : "*Eccellenza, Maccheroni.*" Si un gamin demande Paumône, il fait avec deux doigts, vis-à-vis de sa bouche, le jeu d'une fourchette, et il vous crie son *Maccheroni*, seriez-vous à vingt pas, ou dans une voiture à la course : si une pauvre femme porte un bel enfant, et que vous vous arrêtiez à le regarder, elle vous dit : "*mangia Maccheroni.*" Excellence, il mange du *macaroni*.

Après le repas, le *Lazzarone* fait *sieste*, et il se retire au fond de son panier : il n'a plus à s'occuper des intérêts de la maison ; il ferme philosophiquement les yeux sur tout le reste et s'endort à l'abri du plus beau ciel qui puisse couvrir... le lit d'un poten-

tal. S'il ne possède pas même un panier, il se couche alors de tout son long, sans économie de la propriété publique, la tête appuyée sur le trottoir et les jambes fuyant vers la rue. Il est là chez lui, et personne n'a le droit de lui disputer l'emplacement de son corps, dès-lors que les voitures ne courent pas le risque d'envalhir ses pieds ; ou les passants, d'accrocher ses cheveux à leur chaussure.

Le *Lazzarone* est fort et d'une taille élevée ; toute les fois qu'il ne rit pas, son visage prend une expression rebarbative ; il fixe sur vous, son regard, à travers les poils abaissés de son sourcil ; il fait une grosse voix, et s'abandonne même très souvent, à des écarts de gosier étourdissants, pour ceux qui ne le paient pas à son goût. Malgré cela toutefois, il n'aime pas la guerre ; il est plus diplomate que soldat. Si, ayant oublié pour un instant votre *Excellence*, il vous a par aventure, souhaité tous les accidents de l'enfer, bien vite il vous rend tous vos titres, aussitôt que vous lui montrez la cocarde d'un gendarme, ou un bâton allongé sur son échine.

Les femmes, par contraire, ont généralement des goûts moins pacifiques ; elles se querellent souvent, se battent même en pleine-rue ; mais cela ne brouille aucunement les maris : au plus fort du combat, quand, les mains entrelacées dans leur cheveux, leurs dignes moitiés se les tirent de leur mieux, les braves maris mettent la tête hors de la fenêtre, et se regardant avec un grand air de pitié : ils se disent entre eux : "*Teste di Donne !*"... têtes de femmes!... puis ils disparaissent.

Cette classe a pourtant ses poètes, ses musiciens et ses lettrés. Ils ont aussi leurs spectacles. On les voit quelques fois, en attendant le travail, groupés autour de l'un d'entr'eux, dans un endroit isolé du port, ou sur le sable de la mer : là, assis en cercle, leur bonnet *phrygien*, roulé au-dessus des yeux ; la tête enfermée dans leurs grandes mains, les coudes appuyés sur leurs genoux (qui n'ont jamais perdu de vue le ciel de Naples,) cloués dans une immobilité complète, ils écoutent des heures entières, la voix qui leur parle, ou qui chante. C'est un *improvisateur*, qui célèbre sur un thème de musique uniforme, des guerres fantastiques, des amours furibonds, ou les beautés de Naples. Il s'accompagne sur une mandoline, en s'agittant comme une Sibylle. D'autres fois, c'est un Poète qui leur débite le *Chant d'Ugolin*, de l'*Enfer* du *Dante*, traduit dans leur dialecte. Le *Dante* est leur auteur favori ; sa poésie pleine de tableaux émouvants plaît à leur imagination ; aussi, quand *Ugolin dévore la tête de son ennemi*, et qu'il essuie sa bouche ensanglantée dans les cheveux de sa victime ; pour répondre aux questions du *Dante*, tous les *Lazzaroni* s'entre-regardent avec horreur, et échangent entr'eux une sorte de grognement, assez semblable à celui que feraient entendre des chiens qui flaireraient un cadavre.

Quand le *lazzarone* a gagné durant le jour, plus qu'il n'avait l'intention de faire, et que, le dîner et les *macaroni* expédiés, il lui reste six *grani* en caisse, il va au spectacle. Il a pour principe de consommer chaque jour le produit de la journée ; car comme sa porte ne ferme pas, il craint les voleurs de nuit. Quant à la pièce en elle-même, des assassinats, des conjurations, des combats de brigands, qui couvrent la scène de sang artificiel ; et un polichinelle qui vient assaisonner ces gros plats à l'anglaise, d'un sel de halle ; voilà ce qui fait presque toujours le fond du spectacle de *San-Carlino*. Quand le rideau tombe, ces *Messieurs* se retirent au logis, en songeant

bien sérieusement qu'ils sont des plus heureux parmi les heureux de ce monde.

EXCURSION DANS LE GOLFE.

POZZUOLI, BAIA, PROCIDA, CAPRI.

Je terminai mon trop court séjour à Naples, par une excursion dans le Golfe et dans les campagnes environnantes. Je partis par un beau matin, avec deux jeunes Américains et un guide : nous prîmes la route qui conduit à *Pozzuoli*, par le *Pausilippe*. Cette colline est traversée par un magnifique tunnel, creusé par les anciens, et à l'entrée duquel se trouve le prétendu tombeau de *Virgile*.—Un mendiant qui était assis auprès, vint nous demander la *limosina*, (l'aumône) au nom de "*Santo Marone*."—Le pauvre homme avait vu tant de monde s'arrêter avec intérêt autour de cette tombe, enlever un peu de la terre où elle est creusée, et de l'herbe qui pousse auprès, qu'il croyait que *Virgile* était un des plus grands *Saints* du Paradis, après *St. Janvier*.

Je vous ai dit quelques mots des *phénomènes volcaniques* produits sur tout ce rivage, depuis Naples jusqu'au *Cap Misène*, qui ferme le golfe de ce côté-là. Je rappellerai ici en passant les principaux souvenirs historiques que retrace ce même rivage.

Après quelques heures de marche, on rencontre le village de *Pozzuoli*, élevé sur les restes de l'ancienne *Puteola*. Si l'on en croit Cicéron, et les belles ruines qu'on découvre tous les jours sous les sables de la côte, *Pozzuoli* doit ressembler peu à son ayeule. En effet, l'ancienne ville était une des plus importantes de l'Italie, avant et sous les Romains ; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un bourg de pêcheurs, qui, tout le temps qu'ils ne sont pas à la mer, s'occupent à harceler les étrangers.

Cumes s'élevait un peu plus loin. L'histoire et *Virgile* donnent la plus haute idée de cette ville, la plus antique de l'Italie et qui jouait encore un rôle important dans le Moyen-Age. Le Poète de Mantoue fait aborder son héros près de ses murs : (1) On le suit au temple d'Apollon où il alla prier les Dieux de lui être favorables. Les ruines de ce temple sont là ; on accompagne le chef Troyen à l'autre de la fameuse *Sibylle*, qui est auprès (2). On trouve sur ses traces :

"La forêt de l'Averne avec ses lacs immondes."

Les lacs *Lucrin* et d'*Agnano* sont à deux pas. Enfin, on arrive avec *Enée* jusqu'à l'entrée du *Tartare*, qui est sans doute la *Solfatara* ou quelque cratère éteint, qui existait du temps de *Virgile* ; (3) on désigne, même sous le nom de *Champs Élysées*, une plaine qui avoisine ces lieux. Le sixième chant de

(1) Il dit ; rend leur essor aux ailes des vaisseaux,
Et Cume, enfant d'Eubée a reçu le héros. (*Enéide* vi, v. 1 et 2,

(2) Cependant le héros, plein d'espoir et de crainte,
Du temple d'Apollon va visiter l'enceinte,
Et l'autre prophétique où, déjà l'œil en feu
La Prêtresse en fureur, lutte contre le Dieu,
Et caché sa présence au vulgaire profane.
Ils découvrent déjà la forêt de Diane,
Et son temple dont l'or relève la beauté.

(Ibid. v. 9-13).

(3) Sous d'énormes rochers, un antre ténébreux
Ouvre une bouche immense : autour, des bois affreux,
Les eaux d'un lac noirâtre en désolent la route ;
L'œil plongé avec effroi sous sa profonde voûte.
De ce gouffre infernal l'impure exhalaison
Dans l'air atteint. Poisson, frappé de son poison ;
Et de là, par les Grecs, il fut nommé l'*Averne*.

(Ibid. 7-237.)

l'Enéide a été évidemment composé sur ces merveilleuses données de la Nature.

La grotte de la *Sibylle* était dans l'origine, un tunnel semblable à celui du *Pausilippe* ; l'intérieur que nous visitâmes ne laisse aucun doute là-dessus. Cette visite me rappelle un trait caractéristique du *Lazzarone*, qui peut trouver place à la suite du portrait que je vous en ai fait.

Arrivés à la porte de la grotte depuis un instant à peine, nous vîmes sortir, je ne sais trop d'où, trois hommes énormes avec des torches, qui nous offrirent de nous la faire visiter. Comme l'eau a envahi les parties basses de son sol à la hauteur de plusieurs pieds, il est nécessaire de monter sur les épaules de quelqu'un pour y circuler. Nos survenants venaient nous offrir les leurs. J'avoue qu'en examinant des pieds à la nuque, ces trois grandes vilaines pièces de *Lazzaroni*, nous aurions préféré voyager sur des *roussins d'Arcadie* ; ceux-ci au moins, sont toujours inoffensifs ; mais l'idée de parcourir cet antre d'où sortirent autrefois tant d'oracles fameux, nous fit surmonter la répugnance que nous inspiraient nos humaines montures. Chacun enfourcha résolument la sienne ; deux torches furent allumées, et nous nous enfonçâmes dans le conduit souterrain. Notre guide était resté à l'entrée.

Nous marchions déjà depuis quelque temps quand nous arrivâmes à un point où la terre montrait, hors de l'eau, une surface de quelques pieds ; autour s'ouvraient de grandes trouées pratiquées dans le roc,

..... *aditus centum, ostia centum*, (*ibid.* 43.)

lesquelles pouvaient paraître comme autant d'avenues infernales des régions de la nuit. Nos portefaix s'arrêtèrent là : puis, nous déposant sur le petit espace de terre, ils se dressèrent carrément devant nous comme par un mouvement convenu, et l'un d'eux me dit franchement : "*Eccellenza, ecco la Grotta, siamo alla fine*," Excellence, voici la grotte, nous sommes au bout.—Eh bien ! dis-je, nous n'avons pas tout vu !—"*Si, ma quante dara lei, per la paga?*"—"*Si, mais combien donnera votre Seigneurie pour le paiement ?*" Je regardai mes compagnons de voyage, et je leur traduisis le dialogue ; puis, je jetai un coup d'œil autour de nous ; un instant je crus que la grotte devenait plus noire, et que nos trois *Lazzaroni* avaient tout-à-coup grandi d'une coudée. La nature avait voulu que nous fussions, mes amis et moi, trois petits hommes. J'appris là, que quelquefois les hommes se mesurent par la taille.

Cependant, il fallait faire bonne contenance : nos porteurs nous étudiaient à la lueur de leurs flambeaux qu'ils tenaient braqués sur nos figures. Heureusement avant d'entrer, nous nous étions, comme par instinct, munis tous trois de solides bâtons : chacun mit la main sur le sien, et je continuai le dialogue : "*Andiamo!... Allons, il faut bien nous faire voir toutes les belles choses qui sont renfermées ici ; et notre Cicerone vous payera quand nous serons sortis ; c'est lui qui porte l'argent.*" Nos hommes s'entre regardèrent, un peu comme nous avions fait à leur question ; et après avoir grogné quelque chose, ils courbèrent lentement de nouveau, leurs larges dos ; nous remontâmes dessus ; et le reste du voyage fut heureux. L'un d'eux même nous prodigua ses observations. Il nous dit que ces chambres ténébreuses que nous avions observées étaient celles de la *Sibylle*. (1)

(1) *ostia centum*,
Unde riant totidem voces, responsa Sibylle.

..... On cent portes conduisent.

De là les saints trépieds, par cent voix nous instruisent.

Il nous désigna même son alcôve et ses baignoires. Voilà tous les *oracles* que nous rapportâmes de l'autre de Cumes. En général à Naples, les explications ne manquent à personne ; on peut s'en procurer indéfiniment pour quelques sous, et sur toute espèce de sujets.

En continuant le chemin qui longe la mer, on trouve ce qui reste de *Baïa*. Baïa était, au temps de la plus grande puissance des Romains, plutôt un assemblage de *Villas* et de jardins délicieux, qu'une ville ; c'était le lieu de *plaisance* de la haute Aristocratie de Rome. Son air pur, ses eaux minérales, ses vins de Falerne, ses théâtres, ses plaisirs, ses voluptés, attirèrent la richesse et le vice. Marius, Pompée, Crassus, César, Néron, Domitien, Sévère, y eurent des *Villas* ; ils venaient oublier là, dans une coupe de Falerne, les fleuves de sang qu'ils avaient versés par leur ambition, ou pour leurs monstrueux caprices ; c'est là qu'ils dissipaient dans des débauches horribles, le fruit de leurs déprédations et de leurs pillages. La terre a secoué toute cette corruption, et la peste règne aujourd'hui sur ces rivages. Il n'y reste que deux ou trois ruines de temples, que la mer envahit tous les jours.

Nous nous reposâmes dans l'un de ces édifices. Une petite fille vint nous y apporter quelques roses sauvages, et dans la *Tarentelle* avec ses petits frères pour quelques *grani*, que nous leur jetâmes. Nous prîmes ensuite nous procurer, avec beaucoup de difficulté, un misérable dîner aux huîtres et au Falerne moderne. Les huîtres avaient passé saison, et le vin fabriqué avec du raisin malade, aurait certainement dégrisé le vieil Horace au milieu de ses plus beaux transports bachiques. Voilà toutes les voluptés que peut donner aujourd'hui la délicieuse Baïa d'autrefois, que les Poètes appelaient la plus heureuse cité du monde.

Le lendemain nous prîmes un bateau monté de quatre rameurs et d'un guide, et nous partîmes pour *Procida*. En longeant la côte, nous jetâmes un coup d'œil au vieux rocher de *Misène* qui abritait autrefois les flottes de Rome, et qui est resté seul au milieu des tempêtes de la mer et du monde. (1) Le port qui l'avoisinaït, par suite des déplacements du sol, est rentré dans la mer ; il ne reste auprès, de quelques ruines intéressantes ; et sur le sommet du rocher les débris d'une tour élevée par Murat, pour protéger les restes d'un grand empire, écroulé d'hier.

Procida est une île charmante où nous passâmes une journée à chercher des costumes et des types Grecs. Nos recherches furent peu fructueuses, et le résumé fait de nos observations, nous décidâmes que pour retrouver les profils et les costumes de l'antique Ansonie, il faudrait soumettre les habitants et leurs vêtements à un lavage général.—Nous y renoncâmes. On m'a dit depuis, que les costumes grecs ne se montraient plus à Procida que le dimanche ; je l'ai cru facilement.

Malgré notre insuccès de ce côté, nous trouvâmes une ample compensation dans les beautés naturelles de ce rocher, dans l'aspect pittoresque des habitations, groupées les unes sur les autres jusqu'à des hauteurs de plusieurs cents pieds ; dans les allures gracieuses et naïves des habitants ; enfin dans les délices d'une nuit *Napolitaine*. Nous étions logés dans une espèce de mauvais grenier ; (c'était l'hôtel de Procida ;) mais ce grenier dominait le golfe de Naples : par une de

ses fenêtres on voyait disséminées sur les flots, les *barquettes* éclairées des pêcheurs, de nuit ; au loin, les mille lumières des marchands de coquilles de Santa-Lucia ; au ciel, la lune et les étoiles ; et dans l'eau leurs images scintillantes.

Le lendemain, après avoir esquissé quelques contours pittoresques de la petite ville, nous allâmes visiter *Capri*, autrefois somptueux repaire d'un tyran décrépi, et qui n'est plus aujourd'hui, qu'un rocher aride, et un souvenir de honte pour l'humanité. Les derniers restes des douze palais de *Tibère*, la *Grotte d'azur*, et les merveilleux points de vue qu'on trouve au sommet des montagnes, nous y retinrent plusieurs heures. C'est aussi là, que j'ai rencontré la population la plus essentiellement mendicante, la plus tracassière que j'aie vue de ma vie. Longtemps avant d'arriver sur la côte, nous entendions des voix, nous apercevions une multitude de mains qui appelaient notre attention et nos sympathies. . . . Et quand nous touchâmes terre, je crus un instant que nous venions d'être pris d'assaut et qu'on allait nous livrer au pillage. . . vieillards, enfants, femmes, filles, tout ce qu'il y avait d'habitants sur la petite île, se disputaient nos personnes et nos effets. Les uns voulaient nous faire accepter de misérables coquillages ; d'autres nous montraient des *antiques*, fabriqués de la veille, couverts d'une crasse et d'un vert-de-gris falsifiés, qui en valaient bien d'autres ; ceux-là voulaient à toute force nous faire escalader les flancs d'un cheval poussif ou d'un âne chancelant et morose, tout en nous vantant le caractère aimable de ces pauvres bêtes. Quand nous laissâmes le rivage, les mêmes supplications, les mêmes signaux nous accompagnèrent jusque dans le bateau et encore assez loin en mer. Pauvres gens ! . . . Paridité de leur île et l'abord continuel des étrangers, qui les y retiennent par l'espoir de quelque gain, leur a sans doute donné ces habitudes misérables. Mais je dois dire à leur avantage qu'ils y mettent beaucoup de bonne humeur.

SORRENTE ET LE TASSE. AMALFI.

Trois heures après avoir laissé ce rivage, nous touchions à *Sorrente*. Le jour s'éteignait dans une nuit délicieuse ; la mer dormait, le ciel se chargeait d'étoiles, et de nouvelles lumières semblaient s'attacher de temps en temps aux flancs des montagnes qui bordent le Golfe de Naples. La lune déjà levée derrière la presqu'île de la *Campanella* se mirait dans l'ombre noire que projetaient sur la mer, des bosquets de lauriers. Quelle heure pour saluer le berceau du *Tasse* ! car c'est à *Sorrente* que naquit le grand Poète.

La maison qu'il habitait, occupe le point le plus charmant de la ville. Retirée au fond d'un jardin, elle domine un rocher couvert d'orangers et de lauriers, et semble se pencher au-dessus de la mer, qui l'embrasse presque entièrement, et murmure à ses pieds. Le propriétaire de cette demeure pour le plaisir des voyageurs, ou pour exploiter cette mine de gloire, l'a réduite en hôtel, au moins durant une saison de l'année : libre à chacun de penser si c'est se montrer respectueux envers la mémoire d'un si beau génie ! Les Napolitains sont légers et heureux ; ils sont ingrats. Le *Tasse* n'a pas un monument digne, sur tout le sol de l'Italie ; et le toit qui vit naître un enfant si plein d'espérance et de gloire future pour son pays, est devenu la chose de tout le monde. Heureusement que si un voyageur indifférent vient manger et dormir sous ce toit, sans autre intention que celle d'y faire *bonne vie*,

(1) . . . aeternumque tenet per secula nomen.

Et ces bords, ô Misène, ont conservé ton nom.

d'autres y viennent déposer un tribut d'admiration, un soupir d'amitié, et peut-être une larme. Les poètes ont des amis au-delà des âges, aussi tendres que ceux qu'ils pressaient sur leur cœur.

Il y avait peu d'étrangers à Sorrente; nous pûmes donc trouver à nous loger sous le toit du Tasse; et la nuit que j'y ai passée, m'est restée en mémoire avec mes plus charmantes images d'Italie.....

Après le repas, et quelques causeries, je me retirai sur la terrasse qui domine la mer, pour jouir du frais et du repos du soir. On goûte si bien le soir, en Italie, après ces longs jours de soleil et d'accablement! Il y a tant de calme, de silence et de fraîcheur dans l'atmosphère! Aucun de ces bruits criards qui nous poursuivent dans nos villes d'Amérique, jusqu'au milieu du sommeil; rien de cette chaleur d'étuve qui nous cuit encore longtemps après le coucher du soleil: on se repose au milieu d'un repos universel, c'est une jouissance parfaite.

Ce soir là, l'air frais circulait dans les lauriers, répandant à l'entour leur parfum: rien ne passait sur les eaux que l'image de la lune; le tableau pittoresque de la petite ville se dessinait parfaitement sous son voile de nuit. Un vieux buste du Tasse à demi recouvert par une feuillée de lierre, s'élevait sur le mur et semblait contempler avec nous les charmes de cette solitude..... Pauvre Tasse, pensai-je, combien ce lieu charmant dut inspirer de douces rêveries à la jeune imagination, et faire naître dans ton âme de brûlantes inspirations! La carrière de la vie doit paraître bien enchantée, quand on la voit s'ouvrir devant soi, sous ce ciel ardent, dans cet air embaumé, au milieu de ces jardins toujours fleuris, devant cette perspective de mer, de montagnes et d'horizons vaporeux.... Et cependant tu fus malheureux!.....

A peine sorti de l'enfance, à l'aurore de la gloire, au sein des délices d'une cour charmante, un sentiment pur mais impossible, vint fourvoyer son cœur, et saturer sa vie d'amertume. Son âme avait pu monter si haut... il crut que son cœur pourrait bien tenter d'arriver au pied d'un petit trône. Il connaissait peu la terre. Les trônes sont faits de matière; et on ne les conquerrait alors surtout, qu'avec l'épée ou de vigoureux moyens politiques; non pas avec des pensées sublimes et des sentiments célestes. Les grands le désiraient bien comme convive à leurs banquets, comme le plus bel ornement de leurs fêtes, mais comme fiancé de leur fille!... Voilà quelle fut sa folie.

Malade dans son âme, égaré dans sa passion malheureuse, on l'emprisonna pendant sept ans, comme un fou malfaisant..... Relâché dans un état de santé déplorable, ce fou donne au monde sa Jérusalem délivrée. Après, il va d'un lieu à un autre, cherchant vainement un bonheur enfui, et une santé qui ne revient plus; enfin, lassé, il termine à Rome, dans la solitude d'un cloître, au milieu d'un hôpital, ses cinquante années d'espérances déçues.

Le lendemain de sa mort, la ville entière vint couronner ses restes et les porter en triomphe, dans la terre. Le Tasse était devenu immortel pour les hommes comme pour le ciel..... Les vivants ont d'étranges flatteries en réserve, pour ceux qui veulent donner des charmes à leur existence.

Un jour que j'étais allé visiter, pendant mon séjour à Rome, l'église et le cloître de *Saint Onuphre*, j'y avais cherché longtemps une tombe que je savais exister quelque part dans ce pieux sanctuaire. Après avoir parcouru toutes les chapelles, et lu plusieurs pièces de compliments à l'adresse de quelques grands inconnus des temps passés, je découvris dans un re-

coin obscur, un morceau de marbre, grand d'un pied carré, incrusté dans les briques du pavé, souillé par l'âge et par le pied des passants, et sur lequel je lus ces mots:

“TORQUATI TASSI

OSSA

HIC JACENT.”

“*Les os du Tasse reposent ici.*”

Cinq ou six autres paroles disent ensuite, si je m'en souviens bien, l'année de sa mort.—Voilà le seul monument qui a marqué pendant longtemps l'endroit où reposent les restes du grand-homme. On conçoit que la Nation qui avait été presque indifférente pour celui qui la dotait d'une de ses plus nobles gloires, soit restée silencieuse sur sa tombe; car un éloge tardif, c'est déjà une preuve d'ingratitude. Le Cardinal Bevilacqua a fait depuis, ériger un petit monument à côté de la pierre tumulaire, mais qui vaut encore moins, quoiqu'il soit un peu plus grand, et prétende dire un peu plus: c'est une manifestation de sympathie individuelle, qui ne fait honneur qu'à celui qui l'a donnée. J'aime bien mieux voir sur la tombe d'un grand homme, une solitude religieuse que ces espèces de lettres de cachet, données fastueusement par un inférieur; très souvent, pour participer à la gloire de celui qu'il vante. Le génie est toujours au-dessus des éloges individuels; il exige des monuments nationaux; et les nations s'honorent elles-mêmes en lui en élevant. C'est témoignage qu'elles peuvent le comprendre et qu'elles méritent d'en avoir. D'ailleurs, il y a un monument que les âges ont toujours vu s'élever et grandir; c'est celui que le génie lui-même édifie dans son œuvre; c'est cette admiration universelle et impérissable, qui s'attache invinciblement à toute création humaine, qui est l'expression du beau, du vrai et du bien. Ce monument-là triomphe des jalousies et des persécutions des contemporains, des préjugés d'une époque, des ruines du temps, des corruptions d'une langue; et il apparaît toujours au-dessus des générations mortes, comme un phare immense, pour éclairer, diriger et réunir les hommes dans la recherche du beau, du vrai, et du bien; ce monument-là s'est élevé près de l'humble pierre sur laquelle, il y a trois cents ans, la main d'un pauvre religieux écrivait le nom d'un pauvre Poète.... le TASSE.

Près de là, dans le cloître, au fond d'un long corridor, on montre la cellule qu'il habita et où il mourut: elle donne sur le jardin et domine la *Ville Eternelle*. Son œil, avant de se fermer, put se reposer encore une fois sur un des beaux tableaux de cette terre: des fleurs, un ombrage aimé et une ville superbe. Les Religieux ont fait de cette chambre, une sorte de sanctuaire destiné à perpétuer le souvenir glorieux du Poète. Là se trouve son buste, moulé sur sa tête après sa mort. Cette tête annonce une moyenne, mais élégante stature, elle est élancée et petite. Le large développement du crâne, la douce expression des traits, surtout de la bouche, révèle les belles aptitudes du cœur et de l'esprit. Cette bouche sourit évidemment, et semble peindre autant un sentiment momentané de jouissance, que l'état habituel d'une âme tendre, modeste dans l'expression. L'âme, à l'heure de la séparation a voulu laisser au corps quelque chose de l'autre vie, un sourire éternel. Parmi les objets que l'on aperçoit autour du buste, et que l'on a conservés avec soin, se trouvent son *fauteuil*, un *encrier*, quelques *pièces d'habillement*, un *morceau du chêne* sous lequel il avait habitude d'aller

goûter le frais durant la dernière fièvre de sa vie. On voit aussi plusieurs *lettres autographes*, une entr'autres qui fut sa dernière, et dont on conserve un imprimé. Il y fait ses adieux suprêmes à un ami tendre, lui dit la douloureuse surprise qu'il aura bientôt en apprenant la mort de son *Tasso*, laquelle ne peut pas tarder, vu le caractère sérieux que prend sa maladie. Il ajoute qu'il s'est retiré au couvent de *St. Onuphre* pour y jouir du bon air qu'on y respire : il termine, en disant qu'il trouve, dans la conversation et les soins des bons Religieux, une consolation pour les injustices souffertes, et qu'ils s'habituent aux douces, charitables et saintes conversations du ciel, qu'il espère entendre bientôt.—La douce amertume, la résignation, le calme philosophique et chrétien que respire cette petite lettre, font venir des larmes, et remplissent en même temps, l'âme d'une bonne impression ; on a même pitié à l'infortune, et on partage ses saintes espérances. La mort du chrétien laisse toujours un baume après elle : il semble qu'on en respire encore dans cette chambre, et on est content d'y être venu.)

Mais je reviens à Sorrente.

Le lendemain de cette belle nuit passée dans la maison du Tasse, après nous être procuré un guide, et de bonnes montures, nous laissâmes à regret Sorrente, ses jardins embaumés, ses ombrages de lauriers ; et nous continuâmes notre pérégrination pendant plusieurs jours, dans les montagnes et sur le Golfe de Salerne, visitant *Castellamare, Amalfi, Salerne* et plusieurs petits bourgs, jetés au sommet des rochers, ou cachés au fond des vallons. Combien de délicieux tableaux, de scènes charmantes et d'impressions agréables nous recueillîmes sur toute notre route ! Mais comme le temps me pousse et que vous êtes peut-être plus pressés d'arriver au bout du voyage que je ne l'étais moi-même alors ; nous ne jetterons qu'un coup d'œil en passant sur la riante *Amalfi*.

Je n'ai rien vu de plus saisissant que l'aspect de cette petite ville, à l'heure où nous y arrivâmes. Le soleil tombait derrière le mont *St. George*, dont nous venions de franchir le sommet ; et nous nous trouvions à près de huit cent pieds au dessus du Golfe de Salerne, qui se développait tout-à-coup en face de nous, dormant dans une ombre d'encre bleue. A travers les échancrures d'une longue chaîne de rochers arides, filtraient encore quelques rayons de soleil qui allaient jeter leurs teintes de pourpre à des voiles blanches, bercées sur la ligne de l'horizon, entre le ciel et l'eau. Toute la petite ville se déroulait au-dessous de nous sur une pente abrupte, avec ses toits blancs et arrondis, comme ceux de Constantinople, ses balustrades de pots-de-fleurs, ses terrasses chargées d'orangers, de vignes et d'oliviers.

Les maisons sont plutôt attachées aux flancs de la montagne, que supportées sur une base naturelle ; elles se soutiennent toutes les unes les autres au moyen de grands travaux de terrassement ou par des murs en *talus*. Aussi, rien n'est plus singulier que la circulation au milieu de cet entassement d'habitations humaines. Du côté par où nous descendîmes, on ne trouve pas un chemin praticable pour une voiture. La rue est un escalier continu et tortueux ; on passe tantôt sur le toit d'une maison, tantôt sous des arcades ou des voûtes qui supportent d'autres demeures. Les familles groupées sur leurs terrasses, se reposaient de leurs travaux, en jouissant des douceurs de la soirée : elles nous saluaient de la main ou de la voix, et nous accompagnaient de leur sourire en nous adressant un mot bienveillant : "*Felicità, Buona-sera, Buon-viaggio.*"

Amalfi était puissante au temps des croisades ; elle faisait le commerce avec l'Orient, et avait des Universités distinguées ; aussi renferme-t-elle beaucoup de vieux monuments, des Eglises ou les Croisées s'agenouillèrent avant d'aller verser leur sang sur le Saint-Sépulchre ; des tours décrépies ; des cloîtres devenus des auberges par la révolution des temps. On peut connaître quelles ont été les relations de cette petite ville, avec les autres peuples du monde, en étudiant la figure dégradée de toutes ces antiquités constructions : on y aperçoit, ici et là, des nuances des styles Byzantin, Moresque ou Normand. Enfin, celle ville que je ne puis vous peindre assez belle, assez pittoresque, assez intéressante, est une de celles de l'Italie qui m'a fait commettre d'avantage le péché de vouloir oublier mon pays. Combien difficilement je m'en éloignai ! Combien de fois, en suivant à pied, le chemin accidenté par lequel je m'enfuyais me retournerai-je pour voir encore, ces beaux rochers où le soleil va s'éteindre tous les soirs ; ces tourelles de temps fameux ; ces petits toits suspendus au milieu des orangers, au-dessus d'une mer azurée ; ces habitants si peu soucieux, et qui me semblaient borner toute leur ambition à la jouissance du pain de chaque jour et à celle d'un soir sans nuage ! Etait-ce un voile enchanté que mon imagination étendait sur ce petit point de terre, pour captiver mon cœur et l'égarer dans une douce illusion ? je ne sais. Mais je n'ai pu depuis, oublier *Amalfi*.

Après l'avoir vue, (sans espérance de la revoir jamais) disparaître derrière un de ces gigantesques rochers que la route contourne à chaque instant, je cheminaï peu soucieux de voir les autres beautés qui pouvaient s'offrir encore à moi ; j'oubliai derrière moi les belles ruines de *Pestum* ; et en laissant, quelques jours après, Naples avec toutes ses séductions et ses splendeurs, je pensais encore à cette perle du Golfe de Salerne....

CONCLUSION.

Dans cette excursion, afin de mieux étudier la population, nous avons négligé de suivre la route tracée par *Murray* et les autres guides ; en effet, le passage continu des étrangers dans les lieux indiqués par les itinéraires, laisse toujours aux habitants de ces points plus fréquentés, des habitudes et des vices cosmopolites.

En dehors des deux classes spéciales de la population, dont je vous ai parlé, les *Bergers* et les *Lazzaroni*, les habitants des Etats de Naples diffèrent encore des autres Italiens par quelques nuances de caractère. Quoique aussi heureusement doués peut-être par la Nature, du côté de l'esprit, ils sont cependant plus insoucians de gloire et de richesse ; probablement parce que ces choses problématiques et périssables ne s'acquerraient que par beaucoup de travail. Ils préfèrent des jouissances qui arrivent plus immédiatement, par les yeux, par les oreilles, par la bouche, par tous les sens. Ils sont organisés pour une vie plus expérimentale que spéculative. Ce caractère et les événements, ont été cause qu'ils ont moins fait que leurs voisins pour la civilisation.

Ce fut un malheur pour leurs pères que d'être demeurés si longtemps sous la domination de l'Empire d'Orient, quand cet empire n'avait pas même la force de se gouverner lui-même. Loin de communiquer à ces peuples un esprit civilisateur et vigoureux, il les abandonnait au caprice de Vice-Rois ou de Ducs, et ne songeait à eux que pour les mettre à contribution. Ils perdirent, durant cette période, l'heureuse influen-

ce que produisaient dans le Nord de l'Italie, les Gouvernements énergiques d'Odoacre et surtout de Théodoric ; et l'occasion de retremper leur sang appauvri et leurs mœurs dégénérées, dans le sang et les mœurs rudés de ces bandes de guerriers couverts de fer, qui avaient ruiné la puissance de Rome. Les barbares saccagèrent bien l'Italie Méridionale, mais ils ne s'y fixèrent qu'en petit nombre ; le voisinage de Constantinople, les Généraux de Justinien, et peut-être le climat, les en empêchèrent. Les Napolitains ont donc perdu vis-à-vis des autres peuples d'Italie, un élément de régénération.

Les Normands, en réunissant ces peuples désunis, sous le sceptre vigoureux de leurs Princes, leur communiquèrent bien une activité nouvelle, mais ils étaient en trop petit nombre ; leur beau sang et leur grand courage ne put suffire à rendre toute une vie à ce reste épuisé de l'Empire des Romains. La Religion Chrétienne, qui vivifie tout, avait dû trouver moins de prise sur la terre de Naples, que sur celles que les barbares avaient inondées. Des hommes habitués à adorer Vénus et Mercure étaient moins propres à recevoir la Loi du Christ, que ces peuples mâles à qui leurs pères n'avaient transmis qu'un culte sévère et des mœurs endurcies par l'exercice continu d'une vie rude. La mollesse, au contraire, cette peste des Nations comme des individus, avait de toute antiquité, établi son séjour sous le ciel favorisé de Naples. Annibal y perdit Rome, et Rome elle-même y vit s'éteindre honteusement son empire dans la personne de Romulus Augustule.

Au XV^m siècle, quand les Vénitiens, les Génois, les Pisans, les Florentins ; quand les Papes aussi de leur côté, forts chez eux, repoussaient un instant les étrangers du sol de l'Italie, et les Musulmans au fond du Bosphore, fournissaient des lois aux grandes nations de l'Europe, inventaient les langues et les lettres modernes, les arts, les sciences, la civilisation enfin ; Naples qui eut pu participer à toute cette gloire, passait sous une domination étrangère ; depuis lors que n'eut-elle pas à souffrir ? Des gouverneurs et des Vice-Rois venaient lever ses habitants, pour les armées d'Espagne, et épuiser ses revenus pour gorger des subalternes étrangers, etc., etc.

Après tous ces faits et toutes ces vicissitudes, il ne faut pas s'étonner si ce petit pays n'a pas marché aussi vite que d'autres, dans l'amélioration de son état moral et physique, dans son administration civile ; s'il n'a pas produit dans les arts, les lettres, la philosophie, autant d'hommes éminents qu'en ont donné ses voisins d'Italie ; si la masse du peuple n'est pas suffisamment instruite ; enfin, si la mendicité s'étale par trop sur la voie publique. Mais, il serait hors de toute raison, de toute justice, comme de toute connaissance véritable des faits, de faire retomber sur la famille Souveraine actuellement régnante, la responsabilité des malheurs du passé et des décrets de la providence. Il est remarquable d'ailleurs, en jettant les yeux sur les derniers règnes, y compris celui de Murat, de voir combien de choses ont été accomplies dans les intérêts de ce peuple. L'agriculture perfectionnée, des marais desséchés, la campagne assainie ; des manufactures, et autres établissements de commerce fondés ; des maisons d'éducation ouvertes, des écoles pour les beaux-arts établies et soutenues ; des routes publiques et des (1) ..

La mendicité qui semble, à Naples, le mal le plus apparent, prouve-t-elle une misère aussi profonde, aussi étendue qu'on se plaît à le dire ? ... je suis loin de le croire. Cela dénote un certain manque de *vergogne*, dans les habitudes des classes pauvres, et une faiblesse de la police, plutôt que l'incurie d'un gouvernement qui ne pourrait nourrir ses peuples. Les derniers Souverains ont tout fait, pour guérir cette maladie invétérée, que les étrangers ont en partie fait naître, et qu'ils continuent de tenir à l'état chronique. Car c'est un fait que je puis affirmer, que la mendicité disparaît presque, dans les mois où les étrangers laissent l'Italie. Si j'avais à accuser quelqu'un de ce mal dont on rejette toute la responsabilité sur les autorités locales, j'en accuserais surtout les Anglais, qui ne cessent de calomnier l'Italie. Je me rappelle qu'il m'était impossible, à Naples, de dire un mot d'*anglais* sans me voir assailli d'attentions mendiantes, d'embarras dispendieux, dans les cafés, aux restaurants, dans les bureaux publics, dans les Eglises et dans les palais. Tout cela voulait dire : Monsieur, vous êtes un *lord* ou peu s'en faut : vous avez l'honneur et l'esprit d'être riche, vous pouvez tout payer, mes pas, mes paroles, jusqu'à mes sourires ; si bien que, *par économie*, il avait été convenu, entre mes compagnons de voyage et moi, de ne pas dire un mot d'*anglais*. Chacun de ces mots nous coûtait un *carlino*.

On a dit beaucoup de mal du Roi régnant, Ferdinand II ; on a publié de longues *Jérémiades* sur ses pauvres sujets, dans la presse Anglaise et dans les journaux *Mazziniens*. Cela pourrait peut-être s'expliquer parfaitement. Ce n'est sans doute ici ni le lieu ni le temps, ce ne serait pas d'ailleurs à moi qu'il conviendrait d'apprécier cette *guerre de mots* ; et la conduite et le caractère d'un prince que je n'ai pas l'honneur de connaître. J'ai visité ses Etats, j'ai regardé autour de moi, j'ai connu particulièrement beaucoup de Napolitains, j'ai considérablement entendu parler d'eux ; j'ai lu quelques pages sur les derniers événements qui les ont affectés ; une chose que j'ai désirée, et que je désirerai toujours, depuis que j'ai contracté une *dette de cœur* avec l'Italie, c'est le bonheur et l'union de ce beau pays, et son entière indépendance de tout pouvoir étranger. Eh bien ! après tout cela, je ne pourrais pas jeter une pierre à Ferdinand II. Et je dirai, sans avoir la prétention d'être entendu au milieu de toutes les clameurs et les malédictions du monde politique : " Rêvons des âges de vertus, de richesse et de félicité générale ; ayons des convictions politiques ; croyons en des systèmes : ce n'est pas un mal que d'avoir beaucoup d'imagination et d'aimer démesurément l'humanité ; mais n'ayons pas des yeux pour ne pas voir ; n'apercevons pas les événements de l'histoire à travers le prisme, ordinairement séduisant, mais peu sûr, des théories individuelles, ou de petits préjugés de *parti* ou de *lieu* ; et surtout, ne passons pas près du bien sans le sentir, sans même le soupçonner ; cela est un mal, et cela laisserait croire que si nous sommes encore faits pour rêver le bien, nous sommes devenus impropres à l'apprécier quand il nous touche, et peut-être à le pratiquer. Ne maudissons pas tous ceux qui ont des convictions contraires aux nôtres, et qui les basent sur des systèmes différents de ceux que nous édifions. Car il est contraire à la justice et au bon sens de vouloir que toute conviction bonne

voulait bien nous l'adresser, nous nous ferions un devoir de la publier dans notre prochain numéro, avec un renvoi à la présente lecture.

(1) Ici manque une feuille du manuscrit, qu'il nous a été impossible de nous procurer, l'auteur étant absent de Montréal. S'il

soit en nous ; et il faudrait d'ailleurs réprover tous les hommes, puisque, par le temps qui court, chacun veut donner le jour à son petit système.

J'ajouterai, en résumant les impressions que m'a laissées le peuple Napolitain, qu'il y a beaucoup de gaieté à Naples ; que ce sentiment perce partout ; que les Napolitains émigrent fort peu, que beaucoup d'étrangers et même d'Anglais se fixent sur ces rivages ou seraient heureux d'y retourner, quand une fois ils y ont passé un jour ; que je n'ai pas eu, durant tout mon voyage, une seule occasion de me prendre d'une compassion accablante pour un peuple qui chante, rit et badine sans cesse. Si ce peuple endure aujourd'hui quelques grandes misères, ils les souffre beaucoup dans son imagination ; et je conseillerais aux plus malheureux d'entr'eux, d'essayer d'aller distraire un instant leur douleur sous ce qu'ils appelleraient des *ciels plus fortunés*. Ils feront peut-être comme tons les Italiens que j'ai rencontrés sur des terres étrangères : ils iront pleurant l'Italie.....

LECTURE DU R. P. SCHNEIDER,

SUR LES COMETES, LE 12 MAI 1857.

MESSIEURS,

C'est avec un vrai bonheur que je viens essayer de contribuer aussi pour ma petite part, au bien de cette œuvre que vous avez fondée, pour répandre de plus en plus l'instruction par le moyen de votre bibliothèque, de votre cabinet de lecture et de ces réunions du soir. Œuvre de science et de littérature sans doute ; mais aussi éminemment, œuvre de religion et de patriotisme.

Oui, œuvre de religion ; car si l'instruction, si la science est souvent funeste à celui qui ne croit pas et ne veut pas croire, elle est toujours profitable à celui qui croit et le vrai chrétien en devenant plus instruit devient chrétien encore.

Oui, œuvre aussi de patriotisme ; car outre que des citoyens qui sont instruits, sont par là même plus capables d'être des citoyens utiles, est-il possible que l'association à une œuvre comme celle-ci, ne tende pas à établir entre tous les membres, une communauté de pensée et de sentiment qui opère l'union ? est-il possible que dans ces fréquentes réunions du soir où vous vous pressez avec tant de zèle, vous n'appreniez pas à vous connaître davantage les uns les autres, et par conséquent à vous estimer et vous aimer de plus en plus ; à vous unir plus intimement ? Or que faut-il pour que les Canadiens catholiques forment un peuple fort, un peuple prospère, le plus heureux de tous les peuples ? une seule chose : qu'ils soient unis.

Vous avez déjà reçu ici, Messieurs, de grands enseignements ; mon intention pour aujourd'hui, se borne à présenter à vos regards une page de l'un des deux grands livres que Dieu a déployés devant l'homme, en le plaçant dans ce monde. L'un, c'est le *livre de la nature terrestre*, il l'a déroulé à ses pieds afin qu'il pût y lire ; à chaque instant, dans chaque petit insecte, dans chaque brin d'herbe et dans chaque grain de sable, les éclatants témoignages de la puissance, de la sagesse et de la bonté de son Créateur. L'autre, il l'a déroulé au-dessus de sa tête ; c'est le *livre de la nature céleste* ; dans lequel Dieu l'invite aussi à lire sans cesse les preuves de sa puissance, écrites en let-

tres de feu ; car, comme l'a dit le grand poète lyrique d'après le roi prophète :

Les cieux instruisent la terre
A révéler leur Auteur, etc.

La vue du ciel étoilé a toujours rempli l'homme d'admiration, et la science des astres est une des premières sciences qui ont été cultivées sur la terre.

Parmi les différentes espèces d'astres qui peuplent le ciel, il n'en est point qui aient autant excité l'attention des peuples que les comètes.

Leurs apparitions si rares et si soudaines, leurs formes extraordinaires, la courte durée de leur passage, et plus que tout cela, la persuasion que leur arrivée annonçait des malheurs au monde, ou qu'elle pouvait même être pour la terre une source d'effroyables dangers, n'ont jamais permis aux hommes de les regarder d'un œil indifférent.

J'ai pensé, Messieurs, qu'il pouvait aussi être intéressant pour vous de connaître en détail l'histoire de ces astres, leur nature et l'action qu'ils sont capables d'exercer sur notre globe. Je tâcherai de me borner aux notions qui peuvent vous intéresser davantage.

Les comètes ont joué un rôle important dans l'histoire, mais je ne vous parlerai que de quelques-unes des plus célèbres. Aux yeux de l'antiquité, les princes qui devaient faire le bonheur ou le malheur de leurs peuples, les grands événements qui devaient changer la face du monde, et surtout les grands fléaux qui devaient le ravager, avaient des comètes pour leur servir de précurseurs.

Ainsi, sans parler d'Alexandre-le-Grand, dont la naissance fut saluée par une belle comète, Trognie Pompée, abrégé par Justin, ne craint pas d'affirmer que la comète de l'an 123 avant J.-C., était venue à cause de Mithridate, l'illustre roi du Pont. "La grandeur future de ce prince, dit-il, fut annoncée à la terre par une grande comète ; *stella cometes*. Cet astre brilla avec un grand éclat l'année où il naquit et l'année où il monta sur le trône, et chaque fois pendant l'espace de 70 jours. La comète couvrait le quart du ciel et semblait le mettre tout en feu ; il lui fallait quatre heures pour se lever toute entière sur l'horizon, et autant pour se coucher, et son éclat l'emportait sur celui du soleil."—Justin lib. 37, ch. 3.

Ainsi encore, Suétone, racontant les jeux qui furent célébrés après la mort de César, l'an 48 avant J.-C. "Tout-à-coup, dit-il, et pendant la célébration des jeux, l'on vit paraître en plein jour une magnifique étoile chevelue, *stella crinita*, et elle brilla pendant 7 jours consécutifs. Le peuple n'eut qu'une voix pour déclarer que c'était l'âme de César transportée au ciel."

Aussi la représentation d'une comète fut-elle attachée au haut de la statue du nouveau Dieu, et c'est à ce sujet sans doute, que Pline affirme "qu'à Rome une comète reçoit les honneurs divins, dans un temple, ce qui, ajoute-t-il, ne se voit nulle part ailleurs dans le monde."

"Le jeune Octave, comme tout le monde, affirma que la brillante comète n'était autre chose que l'âme de César ; dans le fond de son cœur cependant, nous assure encore Pline, il se laissa aller à une grande joie, persuadé que c'était son propre avènement à l'empire que cet astre annonçait."

En dépit de cette apothéose et des brillantes espérances d'Auguste, les comètes conservèrent leur antique renommée d'astres funestes, comme Virgile en fait foi. Car après une longue énumération d'apparitions terribles et de prodiges néfastes qui suivirent

la mort de César, le grand poète termine par ce dernier trait :

“ *Nec diri toties arsere comete;* ”

jamais les comètes n'avaient aussi souvent fait voir leur lueur sinistre. — C'est la même impression qui se fait jour dans le “ *comete sanguinei lugubri rubent;* ” de l'Enéide.

Maintenant, ce sont surtout les princes, au dire de Tacite, qui étaient menacés par les comètes, et leur apparition était considérée par le peuple comme un signe certain d'un prochain changement de règne. Aussi, un de ces astres ayant paru du temps de Néron, le peuple se mit à parler de celui qui serait son successeur, comme si l'empereur avait déjà été mort ou détrôné. Néron lui-même ne manquait pas, pour conjurer un si funeste présage, d'immoler quelque victime illustre. — Taciti Ann. L. XIV et XV.)

Dans le christianisme nous retrouvons encore des craintes produites par l'apparition des comètes, au moins n'avaient-elles plus rien de ce caractère sauvage; bien plus, les résultats en étaient communément excellents, puisque les peuples et les rois rentraient en eux-mêmes, faisaient pénitence de leurs crimes, et adressaient au ciel de ferventes prières.

Parmi les comètes qui produisirent une plus grande sensation dans les siècles suivants, l'on peut citer : celle de 401 qui sembla annoncer l'irruption d'Alaric roi des Goths en Italie; celle de 531 qui fut tellement grande, et si sinistre que les historiens byzantins n'en parlent qu'avec effroi; elle est connue sous le nom de *lumpadias*, lampe ardente ou porte-lampe; celle de 632 qui parut présager les conquêtes d'Aboubekre, le premier successeur de Mahomet, d'autant mieux qu'elle avait la forme d'un cimenterre ou sabre tarc; les deux comètes de 729 qui parurent, au dire du vénérable Bède, lorsque les Sarrazins, quelques années après leur défaite par Charles Martel, firent une nouvelle irruption dans le midi de la France et parvinrent à s'y établir.

L'astronome de l'empereur Louis le Débonnaire nous a laissé quelques détails curieux sur la comète qui parut vers le fin du règne de ce prince. C'était pendant la semaine de Pâques en 837; l'empereur prêt à se coucher, voit au ciel une grande comète, dans le signe de la Vierge, et il pense aussitôt qu'elle pourrait bien annoncer sa mort prochaine. Il vent avant même de se coucher, voir son astronome, pour avoir son avis. Celui-ci accourut et l'empereur lui demande avec empressement ce qu'annonce l'astre chevelu. L'astronome embarrassé demande avec instances que le prince lui permette de différer sa réponse jusqu'au lendemain. Il voulait tout simplement gagner du temps pour avoir le loisir de formuler sa réponse de manière à satisfaire l'empereur sans trop l'effrayer. Celui-ci se doute aussitôt du subterfuge et il lui intime l'ordre de s'expliquer sur le champ. L'astronome ainsi pressé, commence à donner son opinion; mais il n'a garde de dire tout ce qu'il pense. L'empereur s'en aperçoit encore et il s'écrie : dites-moi tout, je veux tout savoir. Mais, répond l'astronome, le prophète n'a-t-il point dit : “ *ne craignez pas les signes du ciel qui épouvantent les gentils?* ” C'est Dieu seul que je crains, répond l'empereur, lui qui est le créateur de toutes choses et qui a aussi créé cet astre, et j'admire la bonté avec laquelle il lui plaît de nous avertir, afin que nous fassions pénitence de nos péchés.

L'empereur alors congédie l'astronome, il s'enferme seul, et passe la nuit toute entière en prières. Le lendemain il fait célébrer des messes, craignant moins

pour lui-même que pour l'église dont, il avait la garde; il distribue d'abondantes aumônes en bonnes œuvres, il donne le royaume de Neustrie à l'un de ses fils, enfin il se retire des affaires du gouvernement, autant qu'il le peut, afin de se préparer à la mort. — Il mourut enfin trois ans après.

Les historiens des siècles suivants nous ont aussi conservé le souvenir d'un bon nombre de comètes, qui toutes, disent-ils, furent les présages de guerres sanglantes, de pestes, de famines prolongées ou d'autres fléaux; il serait peu intéressant de vous les faire connaître en détail. Il en est trois cependant qui me paraissent mériter une mention spéciale au moins en quelques mots.

La première y a droit à cause de la description vraiment extraordinaire que nous en a laissée en grec, l'historien byzantin, Nicetas Choniates; je me contenterai de vous en donner la traduction française : “ Au commencement du règne d'Andronic, 1183, parut au ciel une grande comète qui nous annonçait les effrayantes calamités qui nous accablèrent peu après. Elle était aussi une représentation fidèle de ce que serait l'empereur Andronic lui-même. Elle représentait en effet un énorme serpent avec ses replis tortueux; tantôt on la voyait s'allonger de toute son immense longueur, tantôt on la voyait se replier en vastes spirales, quelque fois même au grand effroi de ceux qui en étaient témoins, elle semblait se baisser vers la terre en ouvrant une large gueule comme pour demander à boire du sang humain.”

L'historien grec était contemporain de l'événement.

La seconde comète, celle de 1456, mérite d'être mentionnée spécialement à cause du ridicule que quelques astronomes modernes ont voulu, à son occasion, jeter sur l'Eglise.

Mahomet II venait de conquérir Constantinople, il voulait envahir la Hongrie et se préparait à mettre le siège devant Belgrade avec son armée victorieuse. La consternation était générale dans toute l'Europe; elle fut encore augmentée par l'apparition d'une comète chevelue, qui sembla annoncer les derniers malheurs. L'empereur d'Allemagne et le roi de Hongrie, qui sont les plus menacés perdent tellement courage, que tout en pressant le Pape de prêcher une croisade, ils se soucient fort peu d'y prendre part.

Calixte III, tout seul, ne se laisse point abattre, et il entreprend de sauver la chrétienté. Il prêche, il exhorte à combattre, il profite même de la frayeur qu'inspire la comète pour relever le moral des peuples et il leur crie : “ Prions, faisons pénitence de nos péchés et préparons nous à vaincre, et alors si la comète présage la ruine d'un peuple, ce sera la ruine des Turcs.”

En même temps le Pape avait armé 16 galères qui, sous le commandement du Patriarche d'Aquilée, allèrent courageusement promener le pavillon pontifical dans l'archipel et sur les côtes de l'Ionie et de l'Asie-Mineure. D'un autre côté il avait envoyé à Jean Huniade qui défendait Belgrade, Jean de Capistran, moine septuagénaire, qui valait à lui seul une armée par l'héroïsme de son courage et de sa foi.

Ces deux héros soutenus par les prières de toute la chrétienté, que Calixte III avait ordonnées partout, forcèrent Mahomet II à reculer avec rage et à lever le siège de Belgrade après y avoir perdu quarante mille hommes.

Et c'est ce Pontife, sauvant l'Occident par son zèle et sa fermeté, que plusieurs savants plus instruits dans les sciences physiques que dans celles de la re-

ligion et de l'histoire, ont cherché à tourner en dérision, en le représentant tout désespéré à la vue de la comète et luttant contre elle avec des *excommunications* et des *exorcismes* ! Tant il est vrai que les plus grands savants eux-mêmes, s'ils s'éloignent de la foi, sont conduits par leurs préjugés à des erreurs grossières et ridicules !

Enfin la troisième comète dont il faut bien dire un mot, c'est celle qui parut du temps de Charles-Quint, et dont le retour doit dans quelques semaines amener la fin du monde, s'il faut en croire la prédiction attribuée à un astronome allemand.

C'était en 1556. « Déjà depuis le 14 de mars, dit de Thou, (Histoire des choses arrivées de son temps,) il avait paru pendant douze jours entiers, une grande comète chevelue, au huitième degré du signe de la balance, et aussitôt que l'empereur la vit, il la prit pour un présage de sa mort. C'est pourquoi il avait fait préparer toutes les choses nécessaires pour son départ. « En effet, il partit bientôt pour l'Espagne où il se renferma dans un couvent et il y mourut pieusement deux ans après.

Les comètes ont donc en tout temps inspiré de la crainte. Il me serait facile de montrer aussi que ce sentiment se manifesta dans tous les pays du monde. Je pourrais citer plusieurs empereurs de la Chine qui, dès qu'il apparaissait une comète, rentraient en eux-mêmes, s'efforçaient de soulager leurs peuples, et s'imposaient des privations pour apaiser la colère de Dieu ; je trouverai aussi des exemples semblables dans l'histoire du Japon et même dans celle des anciens peuples de l'Amérique.

Mais il est bien temps de finir cette partie historique ; et si, pour conclusion, vous me demandez ce qu'il faut penser de cette peur qu'éprouvaient nos ancêtres à la vue d'une comète, et jusqu'à quel point vous pouvez l'imiter : je vous répondrai, si cette peur des comètes doit produire en vous les heureux effets qu'elle a souvent produits dans des personnages de l'antiquité ; si elle doit vous porter comme eux à rentrer en vous-mêmes, à vous reconcilier avec Dieu, et à mener une vie plus chrétienne ; je n'aurai pas plus le courage de vous condamner, que je ne les condamne eux-mêmes, et je vous dirai même de bon cœur en ce cas : Oui, messieurs, ayez peur, ayez bien peur des comètes.

(Le Rév. Père, après avoir demandé aux siècles passés leurs souvenirs, interroge la science des temps présents, et voici le résumé des notions qu'il a développées.)

Les comètes sont, comme les planètes, des astres tournant autour du soleil, dans des courbes régulières ; trois caractères cependant les distinguent des planètes.

1o. Leur nébulosité ou chevelure qui leur a fait donner leur nom ;

2o. L'excentricité ou l'extrême allongement de leur orbite ;

3o. Leur complet affranchissement de la double loi qui resserre les planètes dans le zodiaque et détermine leur mouvement d'Orient en Occident. Si leur marche est d'Orient en Occident, comme celle des planètes, leur mouvement s'appelle *direct* ; s'il est d'Occident en Orient il s'appelle *rétrograde*.

Le nombre des comètes est très considérable ; quoiqu'on n'en ait observé que quelques centaines, il est indubitable qu'il en existe des milliers. Il suffit de se rappeler 1o. que le plus grand nombre ne peut être vu qu'au télescope, et que par conséquent toutes celles

qui sont venues avant la découverte de cet instrument, n'ont jamais été aperçues.

2o. Qu'un bon nombre ne se trouve sur notre horizon que pendant le jour ; et qu'alors elles ne peuvent être vues que dans le cas fortuit d'une éclipse totale du soleil ; ce qui arriva l'an 64 avant Jésus-Christ, où d'après ce que raconte Suétone, l'on vit pendant une éclipse, une belle comète tout près du soleil.

3o. Qu'un grand nombre n'approche jamais assez de nous et du soleil pour pouvoir être aperçu, même au télescope.

La durée de leur apparition varie entre quelques jours et six mois.

Le lieu de leur apparition varie aussi à l'infini, puisque leur orbite peut se trouver dans tous les plans possibles qui passent par le centre du soleil.

Enfin, l'éclat de leur lumière offre aussi la plus grande variété ;—depuis la comète télescopique jusqu'à celle qui triomphe de la clarté du soleil et se montre en plein jour, comme firent, celles de César, 34 avant J.-C., celle de 1402, celles de 1744, etc.— Celle de 1843 a été vue en plein jour dans plusieurs endroits de l'Amérique.

Quelques comètes ont un éclat scintillant comme les étoiles, ainsi que l'illustre astronome Leverrier l'a rapporté à l'Académie des Sciences au sujet de la comète de M. Mauvais de 1848.

La question si intéressante et si fondamentale, à savoir, si la lumière des comètes leur appartient en propre ou si elle n'est pas la réflexion de la lumière solaire, n'est pas encore complètement résolue. Les uns disent que des comètes ont déjà présenté des phases, mais d'autres le nient, ce qui laisse la question indécise. D'un autre côté, les expériences de polarisation de M. Arago ont bien prouvé que dans la lumière des comètes, il y a de la lumière solaire réfléchié ; mais elles n'ont point prouvé que toute leur lumière était ainsi réfléchié, puisqu'un corps peut être lumineux par lui-même et réfléchir en même temps une lumière étrangère comme l'observe le même savant.

Une comète se compose régulièrement d'un noyau entourée d'une nébulosité ou *chevelure* qui forme la tête, et d'une grande prolongation de la chevelure qui est appelée la *queue de la comète*. Autrefois, quand ce prolongement de la chevelure paraissait sur l'horizon avant la tête on l'appelait la *barbe* ; maintenant on lui donne toujours le nom de queue quelle que soit sa position par rapport à nous.

Le noyau d'une comète est communément semblable aux planètes pour la forme et l'éclat. Il est ordinairement placé au centre de la nébulosité ; mais pas toujours très-exactement. Souvent il est un peu rapproché du soleil.

Les noyaux sont en général très petits. Leur diamètre varie entre celui du noyau de la comète de 1798 qui avait onze lieues, et celui du noyau de la belle comète de 1811 qui avait près de onze cent lieues. (Le diamètre de la lune n'est que d'environ 700 lieues.)

Il y a beaucoup de comètes qui ne présentent aucun noyau visible.

Une grande question préoccupe depuis longtemps les astronomes. Ce noyau des comètes est-il solide et opaque ?

Des astronomes assurent qu'ils ont vu des étoiles à travers le noyau, il est donc diaphane ; mais d'autres astronomes assurent que des étoiles ont été complètement occultées par le noyau, il est donc opaque. Le fait est que l'on n'est parfaitement certain d'aucun

ne des deux expériences ; il est possible aussi qu'elles soient très-exactes l'une et l'autre, pour des comètes différentes ; ce qui prouverait que tous les noyaux de comètes ne se ressemblent pas et que s'il y en a qui sont diaphanes, il y en a d'autres qui ne le sont pas. Arago dit à ce sujet dans sa notice sur les comètes : " Rien, rien absolument ne prouve qu'il n'existe pas de comètes à noyau solide. La grande variété d'éclat et d'aspect que ces astres ont présentée, peut légitimer à cet égard toutes suppositions qu'on jugera convenables de faire. Ceux qui, d'après les observations des 40 dernières années, croient que toutes les comètes sont façonnées sur un modèle uniforme, n'ont qu'à consulter attentivement avec moi les archives de la science, et bientôt ils reconnaîtront combien une pareille idée s'accorde peu avec les faits."

La chevelure ou nébulosité est toujours diaphane, et elle permet de distinguer les plus petites étoiles. Il y a des comètes qui n'ont pas de noyau et qui sont par conséquent diaphanes sur toute leur étendue. Leur éclat n'est point parfaitement uniforme, et les nébulosités montrent souvent, comme plusieurs cercles concentriques, séparés par des espaces moins lumineux ; ce sont probablement, comme le remarque M. Arago, des sphères concentriques qui se montrent à nous sous forme de cercles.

Le diamètre des nébulosités varie considérablement. La nébulosité de la petite comète de 1804 avait un diamètre de 2000 lieues.

D'autres ont eu un diamètre de 20,000 lieues.

Celui de la comète de 1811 était de plus de 40,000 lieues.

Celui de la comète de 1843 de 38,000 lieues.

La queue des comètes est cette longue traînée lumineuse qui semble être un prolongement de leur chevelure.

Toutes les comètes n'ont pas de queue.

Les petites n'en ont le plus souvent aucune, et il en est de même quelquefois des grandes. Ainsi une comète en 1682 présenta à Cassini qui l'a observée exactement la *rondeur et l'éclat* de Jupiter.

La queue est généralement placée à l'opposé du soleil, avec une légère déviation vers l'endroit qu'elle vient de quitter comme si elle avait tant soit peu de difficulté à suivre. La position de la queue par rapport au soleil, avait été admise en Chine comme règle générale, plusieurs siècles avant qu'elle ne le fut en Europe.

La queue s'élargit presque toujours à partir de la tête de la comète. On distingue aussi vers le milieu une bande longitudinale plus obscure qui semble la séparer en deux ; c'est l'effet qu'elle doit produire si elle est un cône creux d'une certaine épaisseur.

Quelquefois la queue se sépare réellement en deux queues tout à fait distinctes. La magnifique comète de 1744 présenta même constamment le beau spectacle de six queues de longueur uniforme et disposées en éventail.

Les queues de certaines comètes ont quelquefois présenté des nuances rougeâtres. C'est à cette circonstance sans doute que fait allusion Virgile quand il dit : *cometa sanguinei lugubri rubent*.

La longueur des queues de comètes n'est pas uniforme. Ainsi les six queues en éventail de la belle comète de 1744 avaient chacune treize millions de lieues.

La queue de la comète de 1769, seize millions.

Celle de la comète de 1880, quarante millions.

Et celle de 1843, 60 millions de lieues. Celle-ci

aurait pu envelopper la terre plus de six mille fois !

Il y a aussi une grande variété dans la largeur des queues de comètes. La largeur de celle de 1843 était de 1 million 320 mille lieues.

Quelquefois, comme par exemple en 1828, outre la queue qui est à l'opposé du soleil, il y a encore une traînée lumineuse allant directement de la comète au soleil.

(A Continuer.)

L'ALLIANCE FRATERNELLE, SUR LES BORDS DU FLEUVE SAINT-LAURENT.

(Suite et fin.)

VI

Vingt-quatre heures seulement se sont écoulées depuis l'arrivée de *Frédéric-Tévesina* dans le village Huron, et cependant son sort est déjà décidé. Les guerriers rangés sur deux lignes, leur *tomahawk* à la main, forment une haie menaçante depuis la hutte qui sert de prison au condamné, jusqu'au poteau, peint de diverses couleurs qui marque le lieu de l'exécution. Leur attitude, les traits de leurs visages, tout en eux respire la férocité et la vengeance. Les femmes armées de bâtons, de haches et de couteaux, se pressent autour du poteau, impatientes d'insulter la victime et de lui arracher quelques plaintes par leurs menaces. Il n'est pas jusqu'aux enfants qui ne se sentent avides de prendre part au jeu cruel qui va accompagner la mort du prisonnier ; ils arrachent à la ceinture de leurs pères des armes qu'ils soulèvent à peine, et se glissent entre leurs rangs serrés.

Un foyer immense avait été préparé au milieu de la clairière, c'était à sa clarté sinistre que devait avoir lieu l'exécution dont l'apparition de la première étoile devait donner le signal. En attendant, la tribu tout entière avait entonné le chant de triomphe sauvage, bien connu des Français, qui l'appelaient justement le *chant de mort*.

Tévesina ne pouvait donc concevoir aucune espérance, aucune illusion. Il savait les habitudes barbares des Indiens, les supplices qu'ils imposent à leurs prisonniers de guerre ; il savait aussi qu'à leurs yeux le plus grand mérite était le calme et le stoïcisme dans la souffrance, et il se promettait bien de ne pas réjouir la vue de ses ennemis, par une faiblesse indigne de son double titre de chrétien et de Français.

Dans la prière fervente qu'il adressa au Ciel, après avoir fait à Dieu le sacrifice de sa jeunesse et de sa vie, il ne lui demanda qu'une seule grâce terrestre ; le courage et la force de savoir mourir.

Une clarté soudaine qui entra comme un reflet sanglant par l'étroite ouverture de sa prison, et le silence qui succéda en même temps aux clameurs et au chant sinistre, indiquent à Beuregard que l'heure est arrivée. La porte s'ouvre bientôt en effet, deux Hurons, après lui avoir détaché ses liens, lui rendent une liberté momentanée et redoutable.

Le jeune Français croise ses bras sur sa poitrine et s'avance lentement, la tête haute, les yeux fixés à terre au milieu de la double rangée de ses ennemis. L'ironie, la menace accompagnent chacun de ses pas ; tantôt un *tomahawk* fend l'air à quelques lignes de sa

tête; tantôt un couteau à la lame longue et effilée vient s'enfoncer à ses pieds dans la terre, et chaque preuve de cette adresse est saluée par mille cris de joie. La mort se dresse cent fois à ses côtés pendant cette lugubre marche d'un quart-d'heure à peine.

—Les visages pâles sont des lièvres sans force et sans courage, s'étaient dit les Hurons entre eux, et ils s'attendaient à se réjouir aux dépens de la pusillanimité de leur ennemi; son courage calme et fier leur inspira un étrange respect; fatigués bientôt de bravades inutiles, ils renoncèrent à leur jeu cruel, et ordonnèrent d'y mettre un terme en attachant le prisonnier au poteau du supplice.

Ce fut alors au tour des femmes de prendre part à cet horrible drame, mais elle épuisèrent en vain toutes les invectives que renferme la langue huronne, elles firent en vain trembler l'air par leurs hurlements féroces; le captif, à leur grand désappointement, ne laissa voir ni émotion ni colère.

Les chefs donnèrent alors un signal, les femmes, interrompant leur danse sauvage, s'écartèrent, et douze guerriers le *tomahawk* à la main, se placèrent sur trois rangs en face de la victime.

Un d'eux fit quelques pas en avant et visa lentement le but qu'il devait atteindre, son *tomahawk* décrivit ensuite une courbe brillante dans l'air et après avoir effleuré la chevelure de *Tevesina*, s'enfonça profondément dans le poteau à quelques lignes au-dessus de sa tête. Une exclamation de mépris s'éleva du sein de la foule, le Huron se retira honteux, et un de ses compagnons vint prendre sa place.

Déjà son bras tendu tenait le *tomahawk*, déjà le silence de l'attente et de la curiosité suspendait les respirations, lorsque tout-à-coup son arme échappa à sa main tremblante, ses jambes fléchissent et il s'affaisse sur lui-même. Une flèche venait de le frapper mortellement. Il serait impossible de dépeindre l'effroi et la fureur qui s'emparèrent en ce moment de tous les esprits. Le prisonnier fut oublié, les femmes, les enfants, se pressaient en tumulte autour du Huron si étrangement tué, les chefs délibéraient à la hâte, et déjà les guerriers s'apprétaient à combattre.

À ce moment même un cri de guerre bien connu retentit au loin et une troupe d'Indiens pénétra dans la clairière, renversant tous les obstacles qui s'opposaient à leur passage. *Tevesina* était à leur tête.

Bientôt après, vainqueur et réuni au jeune Français qu'il avait délivré, *Tevesina*, en ces mêmes lieux préparés pour le supplice de son frère bien-aimé, renouvelait avec enthousiasme son serment d'alliance fraternelle.

VII

La penplade de *Tevesina* avait depuis longtemps déjà quitté l'établissement de la rivière aux Castors, que nous l'avons vu reconquérir si rapidement. Installés sur les bords du lac Ontario, la pêche et surtout la chasse aux castors occupaient les loisirs de ces hardis guerriers depuis que, par un accord unanime toutes les tribus indiennes avaient momentanément enterré le *tomahawk* de la guerre. *Tevesina* s'était empressé de mettre à profit ce temps de paix, pour aller visiter la tombe de son père, et il était revenu tout joyeux, annoncer à ses amis la prochaine visite de *Frédéric-Tevesina*.

Désireux de faire oublier au jeune colon les malheureuses suites de sa précédente excursion, la tribu tout entière s'occupa de lui préparer la réception la plus solennelle. Des fêtes, des chasses furent

organisées. Les soins des sauvages allèrent jusqu'à disposer aussi convenablement que possible pour un Européen, la hutte de *Tevesina*. Le courage dont le jeune Français avait fait preuve, son calme héroïque devant la mort, sa valeur pendant le combat qui avait suivi sa délivrance, avait fait une profonde impression sur les Indiens. Tous en masse, ils lui avaient demandé son amitié et l'avaient proclamé fils de la tribu. Sa prochaine arrivée était donc une véritable fête de famille.

Industrieux comme le sont en général les habitants des concessions isolées, où leur propre habileté doit suppléer à l'absence complète de secours et d'ouvriers, *Tevesina* devait bientôt, par les services qu'il répandraient autour de lui, transformer cette estime en une véritable vénération. Après quinze jours de séjour chez son frère, il céda aux instances générales, et déclara qu'il passerait dans le village toute la saison des chasses; sa promesse fut accueillie avec le plus vif enthousiasme, la joie la plus sincère.

Chaque soir, assis en cercle devant la hutte d'un des chefs, les guerriers entourent le jeune Français pendant que les femmes, les enfants se groupaient le plus près possible pour ne perdre aucune de ses paroles. Le dévouement rend tout possible: *Frédéric-Tevesina* avait appris à parler couramment la langue indienne. Ne fallait-il pas que ses enseignements arrivassent à tous les cœurs?

C'était avec une attention merveilleuse que ces âmes simples et droites écoutaient les récits de leur hôte, leur racontant les épisodes sublimes de nos livres saints. L'histoire de Joseph leur arracha des larmes, le sacrifice d'Abraham les pénétra d'une admiration dont ils ne purent maintenir l'élan. Le courage sublime d'un père prêt à sacrifier lui-même son fils pour obéir au Grand-Esprit était un héroïsme qui devait frapper surtout leurs nature éminemment généreuse. Ils apprécièrent moins vivement la résignation de Job, mais ils donnèrent tout leur intérêt au voyage de Tobie conduit par l'ange.

Après avoir ainsi préparé les voies aux grands vérités de la Loi Nouvelle, par une série de tableaux émouvants, après avoir fait tonner les foudres du Sinaï et briller les colonnes lumineuses du désert, *Frédéric-Tevesina* parla enfin d'un Dieu fait homme et mort sur la croix pour nous racheter. La première fois qu'il raconta dans les termes mêmes de l'Évangile, les incidents douloureux de la passion, tous les guerriers se levèrent avec un cri unanime de douleur et d'indignation, sentiment naturel à tout cœur généreux, et que l'histoire de Clovis a consacré par le mot célèbre de ce roi, interrompant saint Rémi pour s'écrier:—Que n'étais-je là avec mes Francs!

Cette admiration pour la parole de Dieu, cet enthousiasme à écouter la voix qui annonçait ses merveilles, devaient nécessairement apporter les bénédictions du ciel sur l'œuvre de *Frédéric-Tevesina*.

—Nous voulons être chrétiens! dirent un jour spontanément la plupart des chefs de la tribu, après une peinture vive et brillante des récompenses promises aux enfants de l'Église.

—Nous voulons être chrétiens!

La pensée seule que les commandements de Dieu défendaient la vengeance qu'ils avaient jusqu'alors regardée comme le devoir le plus sacré, la première des vertus, arrêta quelques âmes. Il fallut leur montrer sous toutes ses formes la sublime fraternité prêchée par l'Évangile; il fallut leur répéter souvent le précepte si consolant du disciple bien-aimé: *Aimez-*

vous les uns les autres, pour faire tomber cette dernière résistance.

Après trois mois de séjour parmi eux, Frédéric Tevesina, la joie au cœur et le regard animé d'un saint triomphe; quittait la population nouvelle qu'il avait créée autour de lui.

—Frère, reviens bientôt, et conduis-nous un ministre du Seigneur pour achever de nous instruire et nous baptiser; car nous sommes tous chrétiens, chrétiens de cœur et d'âme.

Tel fut le salut unanime qui accompagna le départ du colon canadien.

VIII

Frédéric Tevesina fit immédiatement le voyage de Montréal; il voulait raconter aux bons Pères de la Mission le succès de ses efforts, le projet qu'il avait conçu, et leur demander leur adhésion et leur concours. Dès qu'il eut obtenu la promesse qu'il désirait, il s'empressa de revenir en toute hâte à Beaugard, accompagné par Tevesina qu'il avait instruit de ses desseins, et associé à son œuvre. Il explora avec soin les rives du Saint-Laurent, à cinq ou six lieues en aval et en amont de sa propre habitation; lorsqu'enfin il lui parut avoir trouvé un lieu convenable, également à portée de forêts giboyeuses, d'étangs de castors et de pêches abondantes, il réunit des ouvriers et des matériaux. Maçon et architecte, il dirigeait les travaux et en dressait les plans. Une petite chapelle simple et modeste, avec son presbytère y attaché, fut bâtie en quelques mois. Sous la direction de Tevesina, des huttes, de forme indienne, mais plus solides et symétriquement rangées, entourèrent l'église. Chaque hutte avait son petit jardin, et le nouveau village, gracieux, coquet, devait assurément charmer tous les regards.

Les deux Tevesina partirent pour les rives du lac Ontario. Ils trouvèrent la peuplade impatiente de leur retour, et déjà préparée au baptême par le vénérable Père, que le Supérieur des Missions lui avait envoyé.

Tevesina décida sans peine sa tribu à quitter les bords du lac pour se rapprocher de Beaugard, leur frère et leur bienfaiteur à tous. Il fut convenu qu'on chercherait un établissement sur le rivage du Saint-Laurent, et toute la population, abandonnant ses huttes de feuillage, se mit en marche.

Je laisse à penser de l'étonnement, de la joie des bons Indiens, lorsque, quittant l'étroite mais épaisse forêt qui séparait le fleuve du village dont nous venons de raconter la construction, ils se trouvèrent en face de cette église où ils allaient recevoir le baptême, et où leur Dieu devait résider au milieu de leurs demeures. Ils n'en pouvaient croire les assurances de Tevesina:—Non, un tel bonheur ne pouvait leur être réservé! qu'avaient-ils donc fait pour mériter que le Dieu des chrétiens les bénisse si vite et si magnifiquement.

Par reconnaissance, ils voulurent que le village portât le nom de Beaugard, qu'à leur demande le bon Père fit graver en lettres d'or sur une plaque de marbre, et poser au-dessus du portail de l'église.

Les semences de la foi fructifièrent abondamment dans le village Indien, qui joignit aux usages et aux mœurs de ses pères, la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Aujourd'hui encore les descendants de Tevesina et de ses compagnons, fervents catholiques, bénissent la

mémoire de Beaugard, et élèvent leurs enfants dans le respect et l'amour du nom français.

C'est ainsi que se fondent les colonies véritablement utiles; c'est ainsi seulement que peut s'établir avec fruit la civilisation européenne au sein des nations sauvages: par l'influence de la charité et le bienfait précieux de la foi.

COMTESSE DROHOJOWSKA,

LES DEUX NIDS,

OU LES SECRETS DE LA PROVIDENCE.

Aux petits oiseaux Dieu donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Depuis que le monde existe, Dieu a-t-il cessé de multiplier ses dons pour les besoins de ses créatures? Il ouvre sa main bienfaisante, et tout ce qui a vie dans les airs, ou dans les abîmes de la mer, ou dans toute l'étendue de la terre, est rassasié de ses biens. Considérez les oiseaux du ciel, dit Jésus-Christ; ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne ramassent dans des greniers pour les longs jours de l'hiver, et cependant le Seigneur leur donne leur nourriture en leur temps. L'hirondelle trouve en volant les insectes qu'elle porte à sa couvée. Dans l'atôme liquide où voyage, comme la baleine dans l'Océan, l'insecte imperceptible, la Providence a déposé l'aliment nécessaire à sa subsistance, et lui aussi puise à la mamelle intarissable sa gouttelette de lait qu'elle distribue, selon la mesure de ses besoins, à chaque créature. C'est le Seigneur qui remplit le sein maternel pour nourrir les petits enfants au berceau. Il envoie aux moissons la rosée de la nuit et la chaleur des jours; il tient en réserve les trésors des nuées et les rayons du soleil. Chaque saison revient avec ses bienfaits, chaque jour avec ses présents. La main du Tout-Puissant verse abondamment les richesses à ses créatures; et, quand un peuple manque de pain dans les solitudes, Dieu fait pleuvoir la manne du haut des cieux. Quand le soleil a desséché les sources, la bonté divine fait jaillir des eaux vives du cœur même des rochers. Confiez-vous donc au Seigneur: s'il donne à la plus petite plante sa goutte de rosée de chaque jour; s'il a soin de vêtir avec tant de magnificence le lys des champs, qui brille aujourd'hui et qui demain sera jeté dans le feu, comment pourrait-il délaisser une créature faite à son image et à sa ressemblance, une créature pour laquelle il a répandu tout son sang?

Voici comme s'exprime un célèbre écrivain sur le même sujet:

« Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant: Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté; car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieure.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, et sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun, plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux, qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève; et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant, car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormait point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit: Je veux voir les petits de cette pauvre mère; plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir péri.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence, raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit: pourquoi s'inquiéter? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs devant vous, vous serez le père de mes enfants; si vous mourrez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourrons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux."

L'ART DE LA CONVERSATION.

Je me suis souvent repenti d'avoir parlé, disait un sage, et jamais de m'être tu. C'est une qualité rare et un don précieux, que de savoir garder le silence. Un homme d'esprit disait un jour à propos d'un leur maladroit: "Il a perdu une belle occasion de se taire."

La vertu du silence ne consiste pas à ne point parler du tout, mais à parler et à se taire quand il le faut; de même que la tempérance ne consiste pas à ne point manger, mais à manger lorsque c'est nécessaire.

D'abord il faut parler considérément, c'est-à-dire, avec réflexion. La première règle pour bien parler c'est de bien penser. Quand vos idées seront nettes et dé mêlées, vos discours seront clairs. "L'homme juste, dit David, règlera toutes ses paroles par la prudence." Ecoutez l'aimable saint François de Sales,

vous dire, dans son style naïf et inimitable "Je voudrais avoir une boutonnière aux deux lèvres, afin d'être contraint de les déboutonner à chaque fois qu'il convient de parler; car par ce moyen, j'aurais plus de temps pour considérer et peser mes paroles."

Ainsi, lorsque vous voudrez parler, "faites, selon le conseil du Saint-Esprit, une balance pour vos paroles et un frein solide pour votre bouche." Ne méritiez pas le nom d'indiscret, et ne soyez pas surpris dans vos discours et confondu comme un insensé.

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà, dit Labruyère, le principe de toute impertinence.

Voici une anecdote, qui prouve la vérité de cette maxime usée, que tout le monde sait, et que tout le monde ne pratique pas. On recherchait beaucoup à la cour de Napoléon Ier un de ses ministres, dont les entretiens étaient pleins d'intérêt et d'agrément. Un jour l'Empereur lui dit "Vous êtes le roi de la conversation en Europe. Quel est donc votre secret?—Sire, je vais vous répondre franchement, et je tirerai ma réponse d'une comparaison prise dans votre métier. Quand vous faites la guerre, vous voudriez bien toujours choisir vos champs de bataille...—Certainement, reprit Napoléon, il serait commode et utile de dire au général ennemi: Allez un peu plus loin dans cette gorge, ou étendez-vous dans cette plaine. Mais cela ne se commande pas à l'ennemi. Où voulez-vous en venir?—Eh bien, Sire, moi, je choisissais le terrain de la conversation. Je n'accepte guère que là où j'ai quelque chose à dire. Autrefois à la chasse, je ne tirais toujours qu'à six pas; j'abattais peu de gibier. Les autres tiraient à tort et à travers; je n'allais, moi, qu'à coup sûr. Dans une conversation, je laisse souvent passer mille choses éloignées auxquelles je pourrais faire des répliques ordinaires; mais ce qui saute en plein visage, je ne le manque jamais.

La conclusion pratique à tirer de ce trait et des considérations qui le précèdent, c'est qu'il ne faut jamais parler que de ce qu'on sait très-bien; on s'expose, autrement, comme dans la fable, à prendre un animal pour un homme; C'est déjà avoir beaucoup d'esprit que de savoir l'employer à propos.

JOSEPH DE LATOUR.

Tout le Monde chante et est né pour chanter

PAR DEVOIR ET RECONNAISSANCE, LES LOUANGES DE DIEU.

"Tout le monde aime à chanter et tout le monde chante. Le voyageur chante, et son chemin lui semble moins long et moins ennuyeux. Le laboureur, en sillonnant la terre, chante; et son travail lui paraît moins pénible. Le berger, en gardant son troupeau, chante, et tâche ainsi de charmer son ennui. L'artisan, courbé sur son ouvrage, fredonne bien ou mal quelques airs qui lui font oublier sa peine, et l'application gênante qui le tient comme à la torture. L'enfant même, à peine peut-il articuler, balbutie comme il peut quelques méchants couplets que lui chantait au berceau sa nourrice, pour le faire taire et l'endormir. En un mot, comme il est vrai que l'homme est né pour le travail, ne pourrait-on pas dire, avec autant de vérité, qu'il est né aussi pour chanter? L'Auteur suprême de la nature, en donnant au chef-d'œuvre de

ses mains divines, une voix sonore et un gosier flexible, n'eut, en effet, d'autre intention que d'avoir sur la terre, comme il en a dans le ciel, séjour de sa gloire, des chœurs qui célébrent sans cesse, comme il convient et comme il est juste, ses merveilleux ouvrages et ses attributs divins; des chœurs, qui dans l'harmonieux et perpétuel concert de toutes les créatures, fissent la première et principale partie: et cela, par devoir et par reconnaissance, puisque toute est fait pour l'homme, comme l'homme n'est fait que pour Dieu seul."

L'Astronome Pieux, Sublime.

On aime à voir les grands génies, les sommités de la science, au milieu de la gloire qui les environne, tourner leurs yeux vers la félicité des élus.

Dernièrement, dans une réunion de plusieurs personnes de distinction, qui avait lieu chez le Préfet de la Manche, à l'occasion de la bénédiction de sa Chapelle, l'Evêque de Coutances, apercevant l'illustre astronome *Le Verrier* (1), s'empressa de lui offrir ses félicitations bien sincères, sur la découverte savante qui a rendu son nom si célèbre dans toute l'Europe.

"Monsieur, dit le prélat, on ne peut pas dire de vous comme de beaucoup d'autres, que vous vous êtes élevé jusqu'aux nues, ce serait inexact. Vous avez fait bien plus; vous vous êtes élevé jusqu'aux astres."

—Monseigneur, reprit l'illustre interlocuteur, ce n'est pas assez, je veux encore monter plus haut, et je médite une entreprise beaucoup plus importante."

Tous les membres de la société, moins surpris qu'attentifs, attendaient l'annonce d'une nouvelle découverte, lorsque M. Le Verrier, s'inclinant gracieusement vers le Prélat, lui dit avec cette noble simplicité qui est le cachet du vrai mérite:

"Je l'avoue, Monseigneur, j'ai l'ambition de m'élever au-dessus des astres, *je veux aller au ciel*, et j'espère que votre Grandeur, pour faciliter mon entreprise, ne me refusera pas le secours puissant de ses prières!"

DE LA PITIE.

Des maux que vous voyez, l'impression pénible
Doit vous causer, *enfants*, une vive douleur;
Et le ciel a placé dans votre âme sensible
La *Pitié* qui s'émue à l'aspect du malheur.

La *Pitié!* que ce mot est doux et rassurant!
Sitôt que vous souffrez, vous aimez qu'on vous *plaigne*.
Il n'est personne, hélas! que la douleur n'atteigne;
Sachez à votre tour plaindre l'*être* souffrant.

Homme, à qui la nature ordonne de souffrir,
Loin d'augmenter les douleurs d'un autre *être*,
Que tout *être* qui souffre, et que tu peux connaître,
Trouve toujours ta main prête à le secourir.

(1) Le Verrier, en 1846, découvrit la planète qui est à une distance du soleil égale à celle de notre terre multipliée par 30. (Environ 1 000,000,000 de lieues!)

Que de *l'humanité* le sentiment est doux!
C'est cet intérêt vil qu'on prend à ses semblables,
Et qui parle à nos cœurs pour tous les misérables,
En nous montrant qu'ils sont des hommes comme nous.

MOREL-VINDÉ.

Elevation à Dieu à l'aspect de nos Montagnes.

Montagnes du matin, à la teinte bleuâtre,
Qui dominez au loin, comme un amphithéâtre,
Montréal, ses prés verts et ses limpides eaux,
Combien sont variés les magiques tableaux
Que votre grandiose et riche perspective
Étale à nos regards! Quand mon âme pensive,
Dans cet asile saint par Dieu même habité,
Admire de ces monts l'austère majesté,
Je me dis: le Seigneur est grand dans la nature,
C'est lui qui façonna votre noble structure,
Montagnes que souvent il choisit autrefois,
Pour y parler à l'homme et lui dicter ses lois.

Ces lois, je les connais; elles sont mon partage,
Depuis que j'ai choisi Dieu seul pour héritage.
Puissent-elles toujours, de leur vive splendeur,
Eclairer mon esprit, fortifier mon cœur!
Puissé-je, en bénissant le Seigneur dans ses œuvres,
Jusqu'à lui m'élever aux célestes demeures.

Impuissance du Protestantisme.

"Faites-nous donc des livres comme celui-là!" disait Jacques Ier à ses Evêques anglicans, en leur montrant la *Vie dévote* de saint François de Sales. Mais où le protestantisme irait-il puiser la matière d'un livre de piété, quelque mince qu'on le demandât?...

Encore une fois, ce sont des fruits qui ne croissent que dans le jardin du Père de famille, et non dans les champs de l'erreur.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagation des mauvais livres.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 4o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada: \$2 par an; \$1 pour six mois; en dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé *franco* à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT.